Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [6] (1903)
Heft: 49

Artikel: La mère sauvage
Autor: Maupassant, Guy de
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-253267

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La Mère Sauvage

(Suite et fin)

II

Elle se mit à table avec ses Prussiens, mais elle ne put manger, pas même une bouchée. Ils devorèrent le lapin sans s'occuper d'elle. Elle les regardait de côté, sans parler, mûrissant une idée, et le visage tellement impassible, qu'ils ne s'aperçurent de rien.

Tout à coup, elle demanda : « Je ne sais seulement point vos noms, et v'là un mois que nous sommes ensemble. » Ils comprirent, non sans peine, ce qu'elle voulait, et dirent leurs noms. Cela ne lui suffisait pas ; elle se les fit écrire sur un papier, avec l'adresse de leurs familles, et, reposant ses lunettes sur son grand nez, elle considéra cette écriture inconnue, puis elle plia la feuille et la mit dans sa poche, par dessus la lettre qui lui disait la mort de son fils.

Quand le repas fut fini, elle dit aux hommes :

— J'vas travailler pour vous.

Et elle se mit à monter du foin dans le grenier où ils couchaient.

Ils s'étonnèrent de cette besogne ; elle leur expliqua qu'ils auraient moins froid ; et ils l'aidèrent. Ils entassaient les bottes jusqu'au toit de paille, et ils se firent ainsi une sorte de grande chambre avec quatre murs de fourrage, chaude et parfumée, où ils dormiraient à merveille.

Au dîner, un d'eux s'inquiéta de voir que la mère Sauvage ne mangeait point encore. Elle affirma qu'elle avait des crampes. Puis elle alluma un bon feu pour se chauffer, et les quatre Allemands montèrent dans leur logis par l'échelle qui leur servait tous les soirs.

Dès que la trappe fut refermée, la vieille enleva l'échelle, puis rouvrit sans bruit la porte du dehors, et elle retourna chercher des bottes de paille dont elle emplit sa cuisine. Elle allait nu-pieds, dans la neige, si doucement qu'on n'entendait rien. De temps en temps elle écoutait les ronflements sonores et inégaux des quatre soldats endormis.

Quand elle jugea suffisants ses préparatifs, elle jeta dans le foyer une des bottes, et, lorsqu'elle fut enflammée, elle l'éparpilla sur les autres, puis elle ressortit et regarda.

Une clarté violente illumina en quelques secondes tout l'intérieur de la chaumière, puis ce fut un brasier effroyable, un gigantesque four ardent, dont la lueur jaillissait par l'étroite fenêtre et jetait sur la neige un éclatant rayon.

Puis un grand cri partit du sommet de la maison, puis ce fut une clameur de hurlements humains, d'appels déchirants d'angoisse et d'épouvante. Puis, la trappe s'étant écroulée à l'intérieur, un tourbillon de feu s'élança dans le grenier, perça le toit de paille, monta dans le ciel comme une immense flamme de torche ; et toute la chaumière flamba.

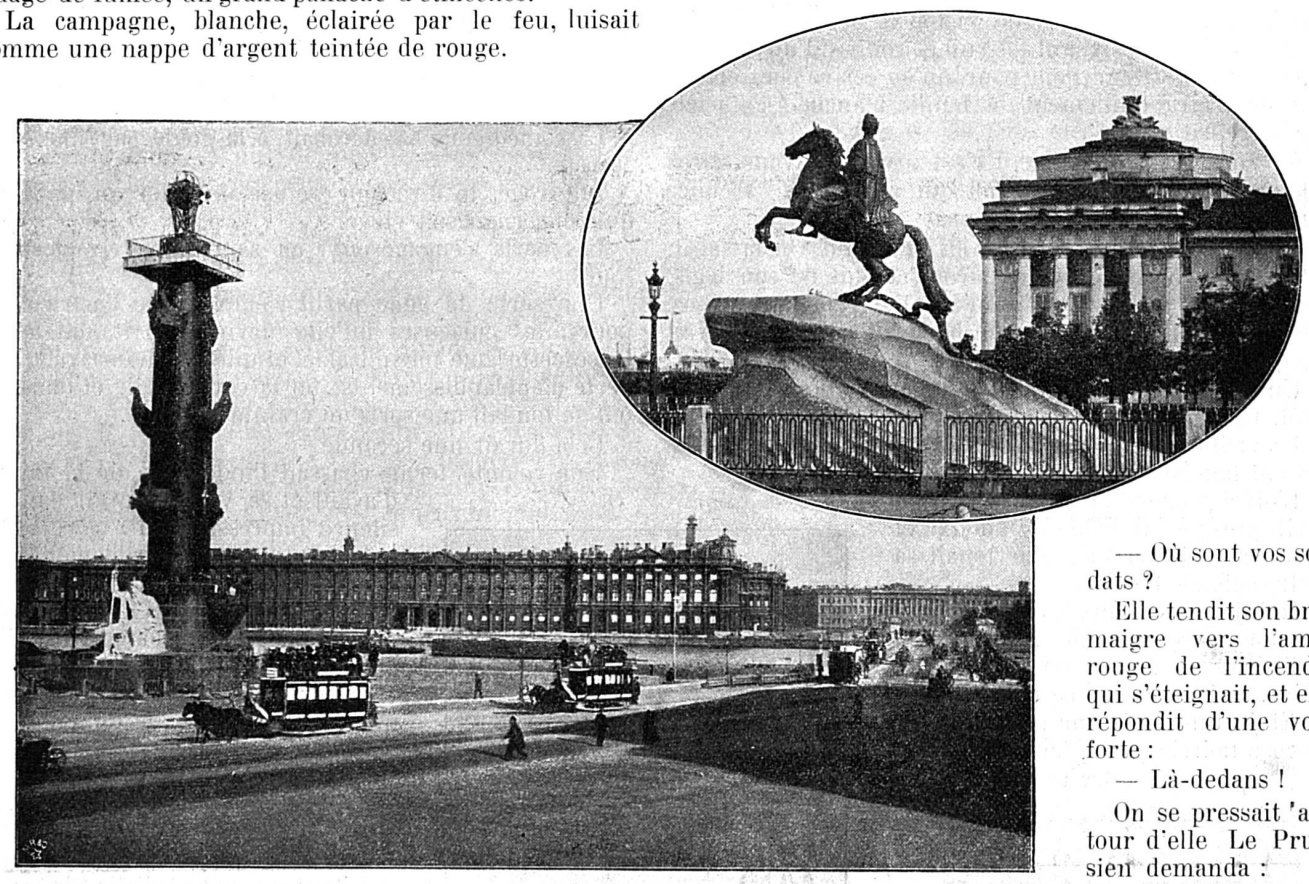
On n'entendait plus rien dedans que le crépitement de l'incendie, le craquement des murs, l'écroulement

Saint-Pétersbourg : Vue de la Newskij-prospekt, l'artère principale de Saint-Pétersbourg

des poutres. Le toit tout à coup s'effondra, et la carcasse ardente de la demeure lança dans l'air, eu milieu d'un nuage de fumée, un grand panache d'étincelles.

La campagne, blanche, éclairée par le feu, luisait comme une nappe d'argent teintée de rouge.

Un officier allemand, qui parlait le français comme un fils de France, lui demanda :



St-Pétersbourg : Le palais d'hiver du czar. Monument du czar Pierre-le-Grand

— Où sont vos soldats ?

Elle tendit son bras maigre vers l'amas rouge de l'incendie qui s'éteignait, et elle répondit d'une voix forte :

— Là-dedans !

On se pressait autour d'elle Le Prussien demanda :

— Comment le feu a-t-il pris ?

Elle prononça : « C'est moi qui l'ai mis. »

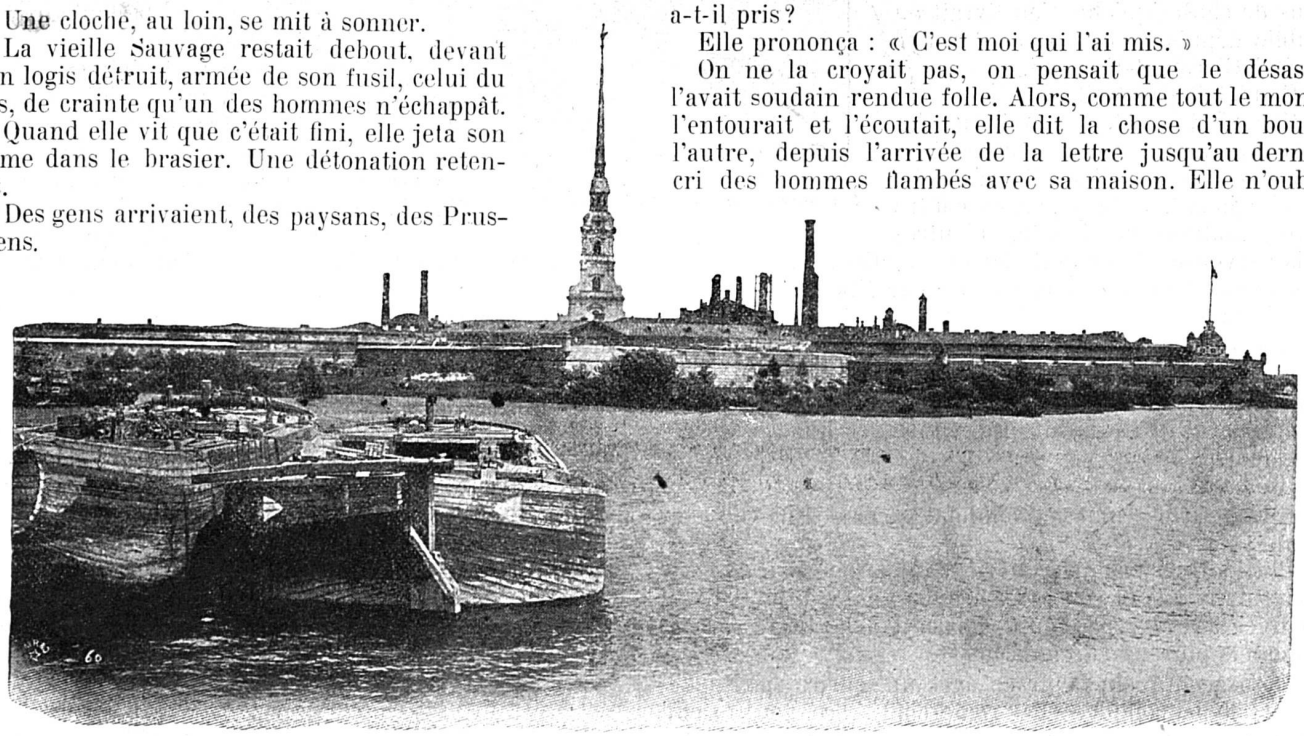
On ne la croyait pas, on pensait que le désastre l'avait soudain rendue folle. Alors, comme tout le monde l'entourait et l'écoutait, elle dit la chose d'un bout à l'autre, depuis l'arrivée de la lettre jusqu'au dernier cri des hommes flambés avec sa maison. Elle n'oublia pas un détail de ce qu'elle avait ressenti ni de ce qu'elle avait fait.

Une cloche, au loin, se mit à sonner.

La vieille Sauvage restait debout, devant son logis détruit, armée de son fusil, celui du fils, de crainte qu'un des hommes n'échappât.

Quand elle vit que c'était fini, elle jeta son arme dans le brasier. Une détonation retentit.

Des gens arrivaient, des paysans, des Prussiens.



St-Pétersbourg : La forteresse de Pierre et Paul avec la cathédrale du même nom

On trouva la femme assise sur un tronc d'arbre, tranquille et satisfaite.

Quand elle eut fini, elle tira de sa poche deux papiers, et, pour les distinguer aux dernières lueurs du feu, elle ajusta encore ses lunettes, puis elle prononça, montrant l'un : « Ça, c'est la mort de Victor ». Montrant l'autre, elle ajouta, en désignant les ruines rouges d'un coup de tête : « Ça, c'est leur nom pour qu'on écrive chez eux ». Elle tendit tranquillement la feuille blanche à l'officier, et elle reprit :

— Vous écrirez comment c'est arrivé, et vous direz à leurs parents que c'est moi qui ai fait ça, Victoire Simon, la Sauvage ! N'oubliez pas.

L'officier criait des ordres en allemand. On la saisit, on la jeta contre les murs encore chauds de son logis. Puis douze hommes se rangèrent vivement en face d'elle, à vingt mètres. Elle ne bougeait point. Elle avait compris ; elle attendait.

Un ordre retentit, qu'une longue détonation suivit aussitôt. Un coup attardé partit tout seul, après les autres.

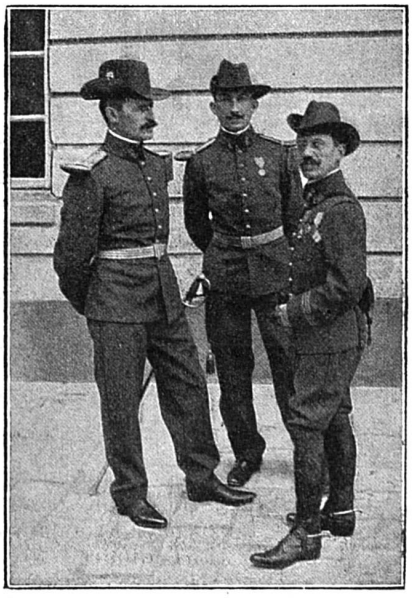
La vieille ne tomba point. Elle s'affaissa comme si on lui eût fauché les jambes.

L'officier prussien s'approcha. Elle était presque coupée en deux, et dans sa main crispée elle tenait sa lettre baignée de sang.

Moi, je pensais aux mères des quatre doux garçons brûlés là-dedans, et à l'héroïsme atroce de cette autre mère, fusillée contre ce mur.

Et je ramassai une petite pierre, encore noircie par le feu.

GUY DE MAUPASSANT.



Officiers français dans leur nouvel uniforme

L'amour de l'actrice

Tous auraient voulu savoir d'elle plus de choses qu'elle n'en livrait au public depuis un mois que sa troupe était à Clermont-Ferrand.

Ce n'était pas facile.

Chaque jour elle montait sur les planches avec le même sourire triste, avec la même mélancolie résignée, et elle jouait, luttant parfois contre une lassitude accablante, d'autres fois nerveuse et mettant dans sa diction, dans ses gestes, dans tout elle-même, une ardeur fébrile qui électrisait la salle.

Les propos médisants ne manquaient pas, et, quand elle était sur les planches, les sourires équivoques ne quittaient pas ses yeux. Il fallait la suivre pour voir si son regard ne trahirait pas un secret que les lèvres taisaient.

Rien.

Elle regardait tout le monde et paraissait ne voir personne.

Plusieurs crurent découvrir dans la petite femme de vingt-deux ans et sous l'assurance de l'habitude, l'âme inclinée au rêve, à l'enthousiasme, à la tristesse : les bouquets plurent sur la scène.

D'un geste plein de grâce, avec un sourire spirituellement mélancolique, elle remerciait : ses yeux s'embuaient de larmes et quand elle murmurait : « merci !... merci !... » il y avait dans sa voix défaillante tant d'exquises douceurs que la salle frissonnait sous les bravos frénétiques.

Même jeu, mêmes ovations, trois fois par semaine, pendant un mois...

Les habitués du théâtre étaient disposés à tout pour savoir qui était la jeune actrice.

Plusieurs montèrent la garde à l'heure de la sortie. Ils voulaient la suivre et connaître son logement.

En vain.

La comédienne se dérobait à la foule par une porte secrète.

Interrogé, le directeur refusa de jeter au public ce qui concernait son élève.

Les paris s'engagèrent : on saurait, envers et contre tout !

Une sorte de gêne parut s'emparer de l'actrice ; les poursuites curieuses qu'elle devinait mettaient mal à l'aise cette âme inexplicable, et quand elle arrivait, couverte d'applaudissements, on la voyait pâlir et dans son œil se fondait une sorte de crainte troublée.

Cela durait une seconde.

Une volonté ferme chassait l'indécision de la minute d'avant et sa voix s'élevait dans un silence impressionnant.

Le public est terriblement exigeant.

Il la voulut dans les entr'actes, seule, dans un monologue, ou n'importe quoi.

A moins d'exciter la ville contre une troupe entière, le directeur dut accéder.

Marie-Rose parut.

Elle-même avait écrit, en vers, un récit simple, touchant, qui répondait à son état d'âme. La comédienne y mit tant de cœur qu'elle pleura de vraies larmes en scandant la finale suppliante :

« Oh ! Dieu, à moi la douleur, mais à lui la joie ! »

Electrisée, la foule jeta des fleurs, et, parmi les fleurs, des bijoux.

Un, plus intrigant, peut-être plus épris que d'autres, jura de savoir, par n'importe quel moyen, quelque chose de sa vie. Avec deux complices, qu'il posta à chaque issue du théâtre, le soir même il apprenait qu'elle demeurait rue Fontgiève.

— Cette femme ne marche pas, elle vole... quelqu'un l'attend sûrement dans son logis, lui dit-on.

C'était plus qu'il n'en fallait pour exciter un sentiment follement jaloux qui naissait.

Le lendemain, de bonne heure, l'admirateur de Marie-Rose était aux aguets devant la maison habitée par l'actrice.

Sans fard, vêtue d'un costume brun, avec un grand chapeau noir qui auréolait sa tête, à dix heures, l'apparition sortit tenant dans ses mains gantées deux des bouquets qu'on lui avait offets dont un : le sien.

Le cœur de l'homme battit. Où portait-elle ces fleurs ?

Il la suivit.

Elle traversa la place de Jaude, prit la rue Neuve, jeta une lettre à la poste, monta la place d'Espagne et arriva dans le vieux quartier du Port, à l'église de Notre-Dame.

L'homme eut une hésitation.

(A suivre) Jean KERVALL.